

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	10 (1977)
Heft:	3
Artikel:	Léon Bloy et Henri Jacottet : trois lettres inédites
Autor:	Delhorbe, Cécile-R.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-870958

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LÉON BLOY ET HENRI JACOTTET

Trois lettres inédites

Quand mon père Henri Jacottet est mort, nous étions enfants, ma sœur et moi, et j'ignorerais tout de ses relations avec Léon Bloy si je n'avais trouvé parmi ses livres *La Chevalière de la Mort* (1896) et *Les Dernières Colonnes de l'Eglise* (1903) dédicacés, ainsi que les trois lettres qui vont suivre.

Né en 1856 et élevé à Neuchâtel, dont notre famille est originaire, mon père était destiné à reprendre aux côtés d'un oncle l'étude paternelle. Henri Jacottet fit donc des études de droit qu'il termina par un doctorat à Leipzig. Mais, à son retour à Neuchâtel, dégoûté par la vie trop monotone de l'étude, il se révolta et partit pour Paris (en 1880 ou 1881). Sa connaissance approfondie de l'allemand et de l'anglais lui fut plus utile que son doctorat de Leipzig. Elle permit à un cousin éloigné, Charles Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie de la France, de le caser dans les publications géographiques de la Librairie Hachette, où lui furent confiées les traductions. Il s'occupa aussi du *Tour du Monde*, hebdomadaire géographique de ce temps où les grandes explorations africaines avaient mis la géographie à la mode, et il le dirigea, à partir de 1891, aux côtés du cartographe Franz Schrader. C'est à propos de cet hebdomadaire qu'on le voit intervenir pour la première fois dans la vie de Léon Bloy; il est « l'employé de chez Hachette » qui lui a procuré, dans les premiers mois de 1887, la mise au net, pour le *Tour du Monde*, des relations de voyage d'un explorateur africain¹. En effet,

Cette étude est la dernière qu'ait écrite Cécile-René Delhorbe. On y retrouvera avec émotion sa manière et son ton, ce don qui était le sien d'évoquer le passé et de faire revivre des tempéraments. Les *Etudes de Lettres* s'associent aux hommages que lui ont rendus dans la *Gazette de Lausanne* du 13 mai 1977 M^{me} Doris Jakubec et M. le professeur Jean-Charles Biaudet: Cécile-René Delhorbe, « intellectuelle passionnée », « historienne impartiale mais jamais indifférente », était, sous des dehors modestes et parfois pétulants, une grande dame de la recherche, de vaste curiosité, d'inlassable patience et de total désintéressement.

comme le dit Gabriel Hanotaux qui l'a fréquenté dans sa jeunesse, Bloy était écrivain « dans les deux sens du mot », par ses livres et ses articles, et par sa belle écriture qui en faisait un bon copiste².

1887 fut une année très douloureuse pour Bloy. Il avait attendu un grand succès, au moins de scandale, de son *Désespéré*, édité à grand-peine à cause de sa virulence. Mais les portraits-charges, trop reconnaissables, qu'il y faisait des écrivains à la mode, Alphonse Daudet, Paul Bourget, Jean Richépin, etc., lui valurent au contraire, de toute la gent écrivante solidaire contre lui, outre un certain nombre d'exclamations écœurées, une véritable mise à l'index, qu'il appela « la conspiration du silence »³. Est-ce son admiration pour le *Désespéré* ou pour l'un de ses livres précédents, *Propos d'un entrepreneur de démolitions* (1884), qui poussa Henri Jacottet du côté de Léon Bloy ?

Il me semble que, pendant les premières années de sa vie parisienne, ce goût pour Bloy se comprend. C'était répudier la sagesse un peu étriquée de sa petite ville, secouer le joug, prendre le large :

*J'ai souvent envié le petit citadin
Pour qui son lieu natal est l'ombilic du globe,*

a-t-il écrit dans ses *Pensées d'automne*⁴. Le catholicisme effervescent de Bloy, au sortir d'un milieu de réformés pratiquants, souvent très hostiles à « Rome », provoquait le même réflexe d'émancipation. L'engouement de mon père pour l'auteur du *Désespéré* était assez naïf alors pour qu'il l'emménât au moins une fois déjeuner dans une crèmerie de la rue Mazarine, « La Petite Vache », où se rencontraient des géographes et des Suisses. L'apparition de Léon Bloy, pamphlétaire et bohème, fit sensation. Le peintre Charles Giron dessina un face à face de Léon Bloy et de mon père, qui a malheureusement disparu. Et grand bourgeois et protestant, Charles Mauclair, plus choqué certainement par le catholique fanatique que par le bohème, morigéna son jeune cousin.

Entre 1887 et 1890, Bloy et Jacottet durent se voir assez souvent. Années de lutte et de misère pour « le Mendiant ingrat ». Plusieurs des amitiés qui l'avaient soutenu jusque-là, celle de Barbey d'Aurevilly, de Villiers de l'Isle-Adam, de Huysmans, furent rompues par la mort ou par la brouille. Par moments, il crut qu'il allait échapper à la misère; ainsi, lorsque le *Gil Blas*, journal qui payait bien, l'engagea pour une série de démolitions; mais, trois mois plus tard, après l'éreintement vêtement d'un roman bien pensant, il fut mis à la porte. Les entrevues « consolantes » avec mon père dont parle la

première lettre, on peut les attribuer et à l'admiration persistante d'un jeune nouveau venu et aux quelques « prêts » que la situation assurée d'Henri Jacottet chez Hachette le mettait en mesure de faire. Mais Bloy ne l'inscrivit pas moins sur la liste, rédigée en 1892, de « ceux qui m'ont lâché depuis quelques années » et que J. Bollery a trouvée dans ses papiers⁵. On y lit Hanotaux (1884), Bourget (1885), Huysmans (1889), Coppée et Jacottet (1890), etc. L'avenir prouva que, une fois au moins au cours de ses démêlés avec tel ou tel où Bloy se donne toujours raison, il a eu tort. Henri Jacottet ne le « lâcha » pas.

En 1890, mon père épousa une jeune cousine neuchâteloise qu'il amena à Paris. Trois mois plus tôt, Bloy s'était marié avec une protestante danoise, Jeanne Molbech, rencontrée chez Coppée, qu'il avait amenée à se convertir. Le ménage essaya quelque temps de vivre de ses propres ressources à Paris, puis, n'y arrivant pas, partit pour le Danemark. Au retour des Bloy en 1892, ma mère aurait désiré faire la connaissance de « ces gens extraordinaires », mais mon père s'y opposa, l'assurant que « cela n'irait pas ». Probablement parce que la vie de mes parents était trop bourgeoise, et qu'il doutait que ma mère la leur fît accepter. Mais il reprit certainement un contact personnel avec Bloy, sinon ce n'est pas lui qu'eût choisi « le Mendiant ingrat » pour demander en 1895 à Gabriel Hanotaux, alors ministre des Affaires étrangères, un secours assez important en sa faveur.

Je me demanderais encore ce qui avait bien pu pousser Bloy à choisir mon père comme délégué auprès de Gabriel Hanotaux si, après la mort de ma mère, une fille d'Edouard Rott, historien neuchâtelois, ami de jeunesse d'Henri Jacottet, ne m'avait dit un jour que Hanotaux et mon père avaient recommandé Bloy au sien comme copiste. Edouard Rott repérait alors dans les archives françaises tout ce qui touchait aux relations de la France et de la Confédération en vue d'un important ouvrage⁶. Outre les copies transmises aux Archives fédérales, il s'en faisait faire pour son propre compte ; comme il les a léguées à la Ville de Neuchâtel, ces copies que Bloy ne dut pas faire longtemps, et seulement sous l'aiguillon de la plus pressante nécessité, doivent se trouver sur les rayons de la salle Edouard Rott à la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel, et sa belle écriture est assez reconnaissable pour qu'on les y dépiste si l'on a le courage de parcourir les 385 volumes d'archives rangés sur les rayons. Je ne l'ai pas eu.

Lorsque Léon Bloy adresse à mon père la première des trois lettres publiées ici, il n'est plus tout à fait le démolisseur désespéré

de 1887. Il a pu publier deux nouveaux livres et en prépare deux nouveaux ; il ne peut plus se dire victime d'une conspiration du silence ; mais surtout il est sûr désormais de l'appui d'une revue qui s'est fondée en 1890, le *Mercure de France*. Ses directeurs, Alfred Vallette et Rachilde ont pour lui une vive et solide admiration, ils payent ses articles autant que leurs moyens le leur permettent et s'arrangeront toujours pour que ses livres soient édités⁷. C'est peut-être ce qui lui donna plus d'assurance pour demander à mon père un volume illustré aussi coûteux que *L'Épopée byzantine* de Gustave Schlumberger⁸.

Mon père aussi a changé. Il est toujours à la maison Hachette, il s'y occupe toujours de géographie, mais elle l'intéresse un peu moins ; il voit qu'elle ne le mène qu'à accompagner les explorateurs au port de départ mais pas toujours à les chercher au port d'arrivée puisque l'un d'eux, Dutreuil de Rhins, un ami intime, a été massacré au Tibet en 1895⁹. Las aussi parfois de Paris, il pense avec beaucoup plus de tendresse à la Suisse et guette une chance d'y retourner, soit pour une chaire universitaire, soit pour le journalisme politique qui l'a toujours vivement intéressé. En 1894, un petit journal parisien et protestant qui se fondait, *Le Signal*, lui a confié son bulletin de politique étrangère et l'a apprécié, quoique, de l'avis de mon père, le point de vue y fût trop étroit. Lorsqu'il le quitte en 1898, le *Signal* affirme qu'un grand journal parisien voulait se l'attacher. De fait, c'est dans la *Gazette de Lausanne* qu'il commente longuement l'Exposition de 1900 et, à la fin de 1900, le *Journal de Genève* l'engage comme correspondant parisien. Il le demeure jusqu'en novembre 1903 où sa santé l'oblige à prendre un congé prolongé. Il est mort à Lugano quatre mois plus tard.

Aura-t-il avoué ce nouveau poste à Léon Bloy, pour qui le protestant le plus étroit, le plus hypocrite était aussitôt qualifié de « genevois » ? Cela me paraît probable. Il est certain en tout cas qu'il ne parle de Bloy dans aucune de ses chroniques quasi journalières au *Journal de Genève*, où il traite surtout de politique, mais aussi de livres nouveaux, de pièces à succès, de la vie parisienne. Il a gardé pour lui l'intérêt que « le Mendiant ingrat » continuait à lui inspirer, et c'est J. Bollery qui nous apprend l'une des démarches qu'il a tentées en 1901 en faveur de Bloy : « Au début de 1901, la situation était devenue encore une fois intenable [...]. Un vieil ami, Henri Jacottet, tenta de réunir un certain nombre d'amis et d'admirateurs de Léon Bloy qui s'engageraient à verser un minimum de vingt-cinq francs par mois, de façon à assurer à l'écrivain des mensualités suffisantes pour lui permettre de travailler en paix. Le

dévouement de Jacottet, protestant, est un des mystères de l'attraction exercée par Léon Bloy sur certains esprits les moins préparés, semble-t-il, à le comprendre. Mais on sait les difficultés qu'il y a à manœuvrer un groupe de personnes. Les efforts du bon Jacottet aboutirent à quelques secours isolés et très insuffisants. »¹⁰ Mon père donna deux cents francs, ce qui permit tout juste aux Bloy de faire un de leurs nombreux déménagements.

Bollery a ignoré une autre démarche « du bon Jacottet » en faveur de Bloy, conduite d'ailleurs à l'instigation de ce dernier comme le montrent les lettres du 30 décembre 1901 et du 1^{er} janvier 1902. Auteur d'un « catalogue bibliographique » des œuvres de Bloy, Hello et Villiers de l'Isle Adam¹¹, Henri Martineau, ayant appris que Sully Prudhomme, lauréat du Prix Nobel de littérature, songeait à aider de l'importante somme qu'il avait reçue, — 208 000 francs d'alors —, non seulement des poètes mais d'autres écrivains, prend l'initiative de lui signaler un cas particulièrement pathétique et lui écrit le 19 décembre 1901 :

« Le nom de cet écrivain est Léon Bloy.

Ce n'est pas seulement comme admirateur mais comme *témoin* que je me permets de parler de cet homme que je connais et que je sais avoir été souvent calomnié.

J'ai vu Léon Bloy chez lui et chez moi avec sa famille et j'atteste la dignité de mœurs, la douloureuse fierté de ces pauvres, la profonde sympathie qu'inspirent leur piété et leur courage.

[...]

Le poète des « Solitudes » comprendra certainement ce pauvre, ce chrétien et cet artiste incomparable. Nous lui demandons de toutes nos forces d'avoir pitié. »

Bloy communique alors à Jacottet une copie de cette lettre, faite de sa propre main, et lui demande de se joindre au groupe dont Martineau se dit le porte-parole. Il semble, à en juger par la lettre du 1^{er} janvier 1902, que Jacottet ait souhaité, pour assurer l'efficacité de cette requête, l'appui d'une personnalité de haut prestige, celle d'un Gaston Paris par exemple. Le connaissait-il ? Je n'en ai aucune idée. Ce qui est certain, c'est que l'affaire se solda par un échec¹². Bloy n'en tint pas rigueur à mon père, puisqu'il lui envoya en 1903 les *Dernières Colonnes de l'Eglise*.

En cette même année, mon père publia ses *Pensées d'automne*. Les remit-il à Bloy ? On peut en douter. Par leur forme, Sully

Prudhomme en aurait été un destinataire plus indiqué. Et mon père n'avait peut-être pas envie de faire lire à Bloy des vers comme ceux-ci :

*La Réforme m'a fait. Comment la renier,
Alors qu'elle a pétri ma pensée et mon être ?
Mais j'aime dans l'ancienne église aller prier.
J'aime le vieux latin que murmure le prêtre,
Les femmes à genoux dans la nef, à mi-jour,
Et les symboles saints où l'on voit Dieu paraître.*

Ou d'autres plus agnostiques que protestants :

*Si je me trompais même, et si l'âpre destin
Ne cachait que néant sous ces lumineux voiles...¹³*

Il me semble que dans cette amitié, l'un parlait toujours et que l'autre écoutait. Bloy aura-t-il appris la mort de mon père, peu de mois après les *Pensées d'automne* ? Probablement, mais on n'en voit aucun signe. Mon père, n'étant pas devenu catholique par son intermédiaire, n'avait été pour lui qu'un passant bienveillant. Peut-être se sera-t-il dit une ou deux fois encore : « Jacottet pourrait me rendre ce service... Tiens c'est vrai, Jacottet n'est plus là. »

Cécile-R. DELHORBE.

NOTES

¹ Voir Joseph Bollery, *Léon Bloy, essai de biographie*, 3 vol., Albin Michel, Paris, 1947-1954, t. II, p. 234.

² Gabriel Hanotaux, *Mon Temps*, 4 vol., Plon, Paris, 1933-1947, t. I, p. 244.

³ Cité par J. Bollery, op. cit., t. II, p. 229.

⁴ Henri Jacottet, *Pensées d'automne*, Librairie Fischbacher, Paris, 1904, p. 21.

⁵ Voir J. Bollery, op. cit., t. II, pp. 456-457.

⁶ Edouard Rott (1854-1924), *Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés et de leur confédérés*, 11 vol., Berne, 1900-1935.

⁷ *La Chevalière de la Mort*, augmentée de deux articles parus dans *La Plume*, « Le Fumier des lys » (1^{er} mai 1890) et « Le Prince noir » (15 mars 1891), marque l'entrée de Léon Bloy, en 1896, aux éditions du *Mercure de France*.

⁸ Gustave Schlumberger, *L'Épopée byzantine à la fin du X^e siècle*, Paris, 1896; le troisième volume de cette suite est consacré aux *Porphyrogénètes* (Paris, 1905).

L'étude de Bloy sur « Gustave Schlumberger et *L'Épopée byzantine* » paraît dans la *Nouvelle Revue* des 1^{er} et 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1905, avant de faire l'objet d'un tirage à part à la Librairie A. Blaizot. Remaniée, elle est reprise par Crès sous le titre *Constantinople et Byzance* en 1918.

Dans ses souvenirs, Gustave Schlumberger évoque avec étonnement les égards qu'eut pour lui Léon Bloy, « ce terrible insulteur » :

« J'ai eu avec cet homme des relations singulières, surtout en ceci que jamais il n'a écrit que du bien de moi et de mes livres, ce qui constitue une exception à peu près unique et cela surtout alors que nous ne nous sommes jamais rencontrés. (...) Je crois vraiment que cet homme (...) qui m'a écrit de rares lettres toujours charmantes dans cette magnifique écriture si connue, avait été véritablement empoigné par mes récits byzantins » (*Mes Souvenirs (1844-1928)*, Plon, Paris, 1934, t. II, pp. 172-174).

⁹ Voir H. Jacottet, « Un explorateur français, Dutreuil de Rhins », *Revue bleue*, 13 juillet 1895.

¹⁰ J. Bollery, op. cit., t. III, pp. 322-323.

¹¹ Henri Martineau est un ami dévoué de Léon Bloy depuis 1901, époque où il a publié un « catalogue bibliographique » des œuvres de Léon Bloy, Ernest Hello et Villiers de l'Isle-Adam : *Un Vivant et deux Morts* (Tours, 1901).

¹² Les livres dont il est question dans la lettre du 1^{er} janvier 1902 sont : *Exégèse des lieux communs* (Mercure de France, Paris, 1902), *Le Salut par les Juifs* (Demay, Paris, 1892), *L'Ame de Napoléon* (Mercure de France, Paris, 1912), *Le Fils de Louis XVI* (Mercure de France, Paris, 1900) pour lequel il recourut aux travaux de l'historien Foulon de Vaulx, alias Henri Provins.

¹³ H. Jacottet, op. cit., p. 220.

29 Décembre 96

Mon cher ami,

Voudriez-vous de pourriez-vous abuser
de votre crédit pour me faire envoyer, en service
de presse, l'«*Épopée byzantine*» de Schlumberger
que publie la maison Hachette, &, du
même coup, s'il était possible, le livre
antérieur du même, relatif, je crois, au règne
de Constantin Porphyrogénète?

Ces ouvrages assez coûteux me seraient
extrêmement profitables, en vue d'une
œuvre exégétique sur le Bas Empire que je
prépare sournoisement depuis des années.

Je reconnaîtrai ce don par une longue
étude au Mercure de France. Dont je
suis l'un des plus agréables coréphées.

Je prends cette occasion, mon cher ami,
pour vous servir affectueusement la
main. La vie nous a beaucoup éloignés
l'un de l'autre, mais je ne puis oublier
un passé fort douloureux où vous
m'apparûtes souvent comme un personnage
consolant. Le présent est encore très

Sur, il est vrai, mais tout prépare une victoire prochaine.

Deux livres importants : « La Femme pauvre » & « Le Mendiant ingrat, journal de Léon Bloy », vont paraître bientôt prochain, le premier à Paris & le second à Bruxelles, aucun éditeur français n'ayant osé ce pétard.

Il se pourrait que le bruit fut grand & que le silence concerté d'une presse hostile devint impossible. Le proscrit que j'ai l'honneur d'être prendrait alors une autre figure.

Vous êtes naturellement inscrit parmi ceux qui recevront les deux volumes. Je vous croire que vous avez reçu exactement mon dernier livre paru, la « Chevalière de la mort » publiée par le Mercure au commencement de juin.

Au revoir, quand il plaira à Dieu, mon cher Jacottet. Dites un mot pour moi, je vous en prie, à l'employé chargé du service de presse & comptez, au besoin, sur le dévouement du Mendiant ingrat.

Votre

Léon Bloy

2 cité Rondelet Grand Montrouge

Lagny Seine & Marne
9, rue Saint Laurent

30 Déc. 1901

Pour vos étreunes, mon cher Jacottet,
je vous offre l'occasion de me rendre
service une fois de plus, en supposant,
bien entendu, que la démarche à faire ne
vous répugne pas, ce que j'ignore.

Un ami excellent, par malheur dénué
de richesses, René Martineau, de Tours,
qui vient de publier une assez bonne
plaquette sur moi, intitulée « Un vivant &
deux Morts » (Léon Bloy, Hello, Villiers de l'Isle-Adam)
a eu l'idée d'écrire la lettre dont je vous
envoie une copie.

Le « Groupe » dont il parle n'est pas
complètement imaginaire, puisqu'il
existe, en effet, plusieurs amis tels que
vous disposés à se réjouir de tout ce
qui pourrait m'arriver d'heureux &
qui ne pensent que désirer le succès de
sa démarche.

Jusqu'à présent, l'académicien n'a
pas répondu. Je m'en étonne peu. Ce
poète ou soi-disant poète sur la tête
de qui d'autres académiciens viennent
de poser une couronne de quarante
mille pièces de cent sous, est trop
médiocre pour ne pas détester instincti-
vement un écrivain de ma sorte.

D'ailleurs, il a pu consulter Coppée,
Bourget & même Anatole, ses
chers collègues, qui sont des ennemis
sur lesquels je ne puis compter.

Vous comprendrez, mon vieil ami,

que je suis las de mes propres jérémiaades
de que je me pue au nez moi-même de
toujours avoir à dire que je crève.

Simplement, le danger est assez
grand pour que rien ne soit à né-
gliger. Si l'animal est persécuté
comme il faut, peut être qu'il aura
honte de ne rien faire, après une
telle averse d'or.

Donc, voullez-vous, par amitié pour
moi & considérant que je souffre
d'une manière exorbitante, entrez
dans ma combinaison.

J'écris aujourd'hui même, avec beau-
coup de fatigues, à quatre amis dont
vous êtes, envoiant à chacun la même
copie pour que, spontanément, ils
écrivent à Sully Prudhomme en vue
d'appuyer la démarche de Martineau.
& si étonnant du retard de la réponse.

Il est possible que cela produise
quelque chose. Ne pensez-vous pas
que c'est une démarche à estayer?

Si elle ne vous répugne pas, je vous
prie de la faire. ~~Parlez à Sully Prudhomme~~
~~et à Martineau~~
~~et à l'abbé~~
~~et à l'abbé~~
que ces ratures ne vous
troublent pas. Mes petites filles me
parlaient de, je me suis aperçu que
j'écrivais des sottises destinées à un
autre.

Bonne paixnée de main &
heureuse continuation du siècle
votre

— Léon Bloy

P.S. Si vous écrivez à S.P., ne pensez-vous
pas qu'il serait prudent de recommander
Foulon de Vaulx marche-t-il?

9 rue Saint Laurent
à Lagny, S. & M.

1 janv. 1902

Mon cher Jacottet,

Votre lettre de les cent fr. sont arrivés vers midi, comme une consolation très douce qu'on n'osait pas espérer. On avait eu déjà le temps de souffrir.

Je veux bien que Sully Prudhomme soit un homme de cœur, ainsi que vous le dites. Je ne le connais pas. Je sais seulement le nombre effroyable de mains qu'il fut tenter pour devenir académicien & ce qui a fait horreur à l'homme d'absolu que j'essuis. Toutefois, je ne suis pas assez déraisonnable pour refuser d'admettre qu'il y ait des manières de voir & surtout de sentir un peu différentes des miennes.

J'ai pensé à la démarche de Martineau avec une certaine complaisance, parce que j'ai une femme & deux innocentes petites filles, & que je tremble de les voir souffrir un peu plus. Puis, il y a la justice, bien qu'elle ne soit peut-être pas tout à fait celle dont S. P. a voulu être le poète.

Sur ce point, vous n'avez besoin d'aucune explication. Vous savez quel écrivain je suis & vous avez tout ce qu'il faut pour comprendre ce qui peut se passer en moi, à la pensée qu'il y a quelque part une somme relativement énorme dont une faible portion me sauverait & qui sera répartie, de quelle manière ? Hélas ! il m'est bien permis aussi, surtout quand je regarde les pauvres miens, de me dire qu'il peut être, si il savait, l'académicien poète de « justice », il aurait pitié, honte & pitié, & s'il pouvait savoir,

tout académicien qu'il puisse être!

Voici une confidence. Lorsqu'il fut
parlé pour la 1^e fois des prix Nobel, en 98,
j'envoyai à l'Académie Suédoise la
«Femme pauvre». Oh! sans espoir, mais
on me fit remarquer que Dieu se sert des
mediocres; que les académiciens de Stockholm
n'étant pas plus infaillibles que les autres,
il pourrait arriver que leur choix s'égarât,
par la volonté divine, sur un livre Supérieur
et que je ne devrais pas mépriser une
chance unique sur plusieurs milliards de
chances. J'avoue que ce fiasco, bien que
très prévu, m'a paru invoquer une compen-
sation. ~~maladroite~~ Mais comment espérer que
mon Vainqueur ait jamais lu "la femme
pauvre" et comment un tel livre pourrait
il lui plaire?

Enfin mon cher Jacottet, je ne voudrais
pas mettre d'amertume dans cette lettre,
mais je souffre terriblement. Je pensais
qu'il me serait facile de vous écrire & c'est
le contraire. Il m'est horrible de rentrer
ces choses. Quelque contemptus qu'on soit
des jugements humains, quelque retard en
Dieu qu'on s'efforce ~~de faire~~ d'être; quand
on est sous la griffe & la dent d'une vieille
misère sans pardon de qu'on y est avec des
petits enfants; c'est parfois, une torture
diabolique de songer qu'on ne doit pré-
tendre à aucune sorte, je ne dis même pas
de justice, mais de rudimentaire équité!
Laissons cela.

Comment pourrais-je atteindre M. Gaston.
Paris? Cet homme est mille fois plus loin
de moi que s'il était dans la lune. Vous
savez quel je suis un solitaire, mais vous ne
savez peut-être pas combien je le suis.
Je ne connais absolument personne, sur-
tout dans ce monde. là. Je suis absolument
impuissant.

D'ailleurs, C'est parce que Martineau avait parlé
d'un groupe, que j'ai pris 4 amis d'appui

La Demande. J'espérais que, même inconnus, leur unanimous pourrait produire quelque effet. Vous en jugez autrement. Soit. Alors je n'ai plus qu'une chose à vous dire. Elle vous touchera, j'imagine.

Vous êtes le seul homme que j'connaisse capable d'agir pour moi éffectivement. C'est au point que je crois qu'il y a une bénédiction spéciale & directe sur vous quand vous agissez pour moi. Ce n'est pas là une forme banale & quelconque, mais ~~mais~~ l'expression d'un sentiment vrai. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que nous ne savons pas où vont nos actes ni d'où ils viennent & que la vie est fort mystérieuse. Je vous parle en chrétien, vous sachant chrétien & je vous Demande, par l'amour de Dieu, de faire ce que vous pourrez par vous-même ou par vos amis.

Songez donc, si vous réussissiez, quelle consolation pour vous-même, quelle promesse de miséricorde pour vos enfants! Dites-vous bien que je succombe tout à fait, à que je succombe ~~à~~ deux fois, ~~à~~ considérant d'une part ce que je peux faire encore, si on m'aide à vivre & d'autre part combien cela serait facile à cet homme dont vous estimez le caractère & qui s'y prêterait peut-être volontiers.

Ce que je peux faire encore, hélas! les travaux que j'ai en vue sont tellement en dehors des préoccupations ordinaires que je ne sais comment je pourrais en donner une idée satisfaisante.

Exemple. Aussitôt après mon «Exégèse des Lieux Communs» que je suis sur le point d'achever, satire furieuse, énorme de toutes ces idées bancales, je voudrais écrire ~~quelque~~ un livre sur l'Argent,

La main.
L'amie.

travail herménégétique & exégétique, réitéré depuis dix ans au moins, préparé par des notes innombrables & qui serait quelque chose comme le réquisitoire de Dieu contre la Richesse.

Pour se former l'idée d'un tel projet, il faudrait m'avoir beaucoup lu, avoir lu surtout « le Salut par les Juifs », connaître précisément le cours habituel de mes pensées, enfin savoir la force tragique, la palpitation de vie douloureuse que mon style peut communiquer à certains concepts.

Même, remarques pour certaines vies de saintes ou monographies historiques dont j'ai le projet & même le plan.

Comment éviterais-je de passer pour un insensé, en disant par exemple que je voudrais passionnément réaliser une œuvre dont l'idée ne peut s'exprimer que par les mots que voici : l'histoire surnaturelle de Napoléon?????

Vous voyez, cher ami, combien tout cela est difficile. Avez pitié de moi.

Votre Léon Bloy

Ps. Ma femme profondément touchée de ce que vous avez fait pour elle, me charge de vous exprimer les voeux les plus affectueux.
Demain, j'écrirai à Toulon de Vaulx

Cher Monsieur, je suis tout-à-fait dans les pensées de ^Yl'Am quant à l'efficacité de n'importe quelle démarche que vous pourriez tenter ou faire tenir pour lui. Il est réellement à bout et ce n'est pas sans une inquiétude douloureuse.

